

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dans un gant de fer

Claire Martin

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, C. (1963). Dans un gant de fer. *Liberté*, 5(2), 131–138.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1963

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CLAIRE MARTIN

Dans un gant de fer

Je pense bien que ce fut cette année-là que nous priâmes tellement pour le miracle. Et que nous fîmes des sacrifices et des offrandes à Dieu. Jour et nuit, de septembre à juin, ce fut, sans cesse, notre préoccupation principale. Le miracle n'eut pas lieu.

Il s'agissait d'obtenir la béatification de notre vénérable fondatrice et nous n'avions pas, pour cela, un nombre suffisant de miracles. La communauté avait décidé que cette année-là serait la bonne. Coïncidence inespérée, il nous arriva, en septembre, une petite fille devenue infirme à la suite d'un accident survenu dans un autre pensionnat. Faute de soins ces bonnes soeurs-là n'avaient même pas demandé le médecin après la fracture — la petite Jeanne avait une jambe atrophiée. Elle boitait très bas. C'était le ciel qui nous l'envoyait car, s'il est vrai que les maux à guérir ne manquent pas dans le vaste monde, il est toujours mieux d'avoir le miraculé en puissance sous la main. On ne risque pas, ainsi, qu'il obtienne sa guérison de quelque autre thaumaturge. Cela s'était produit peu d'années auparavant: une mère d'élève avait été guérie par Sainte Anne ce dont on ne se consolait pas.

Nous n'avions pas encore fini de déballer nos effets que Mère Saint-Séraphin avait obtenu que Jeanne posât sa candidature au miracle. La petite rayonnait. Un matin, elle se réveillerait avec deux jambes égales, cela ne faisait pas de doute. Les prières commencèrent tout de suite. Dès le "coeur à Dieu" du matin jusqu'à celui du soir en passant par toutes les oraisons de la journée, il

N.D.L.R. La romancière Claire Martin rédige présentement ses mémoires; elle a intitulé provisoirement ce livre "Dans un gant de fer". L'auteur avait neuf ans lorsqu'elle a vécu les événements qu'elle raconte ici.

n'était plus question, entre nous, entre nous et Dieu, entre nous et la vénérable fondatrice, que de la jambe de Jeanne. Au saut du lit, c'était notre première pensée. Prévoyant le cas où la miraculée eût été trop émue pour crier "miracle, miracle", nous allongions toutes le cou pour voir, de nos yeux, si Jeanne marchait droit. Car il était bien entendu que "cela" ne pourrait se passer que la nuit. Quoique nous fussions confiantes en la puissance de la fondatrice, il nous semblait que la chose s'opérerait dans le secret du lit et le mystère de l'obscurité. D'une façon, ce serait plus facile. L'entreprise présentait assez de difficultés sans que nous exigeassions qu'elle se passât en plein jour. Il faut savoir se restreindre.

Les matins se succédaient sans que la jambe s'allongeât. Jeanne grandissait et c'était plutôt l'autre jambe, celle pour qui nous ne priions pas qui s'allongeait. Nous avions beau multiplier les prières et les promesses, rien n'y faisait. La vénérable fondatrice restait insensible et Jeanne perdait peu à peu son sourire d'espoir. L'année, pour elle, se termina comme elle avait commencée. Tout ce qu'elle avait gagné c'était de n'en pas avoir passé une seule journée sans entendre longuement parler de son infirmité. Il ne lui fut pas permis de l'oublier une seconde. Chaque pas qu'elle faisait se trouvait être, pour elle et pour tout le pensionnat, une déception sans cesse renouvelée.

— Peut-être ne méritez-vous pas d'être miraculée, lui disait parfois Mère Saint-Séraphin qui avait toujours provision de bonnes paroles.

Jeanne se mettait à pleurer et nous nous demandions avec quelque ennui si nous n'avions pas prié tout ce temps-là pour une jambe condamnée à rester courte.

Il faut dire que nous étions rien moins qu'habiles dans l'obtention des prodges. Ainsi, on nous disait souvent que l'extrême docilité en suscitait, et qu'il était arrivé, on ne savait ni quand ni trop où, qu'un enfant, pour avoir fermé son cahier de devoirs au son de la cloche sans même finir le mot commencé, trouvât son travail terminé par son ange gardien. Les anges ne se servent que d'encre d'or ce qui facilite énormément la reconnaissance de leurs interventions. Combien d'entre nous fermaient leurs cahiers sans même prendre le temps de se servir du papier-buvard! Non seulement nos anges gardiens se tenaient bien peignards, mais nous étions, par surcroît, grondées pour les pâtés d'encre qu'entraînait notre parfaite docilité.

Et Jeanne qui boitait toujours...De deux choses l'une; nous étions vraiment trop méchantes pour être exaucées ou bien nous n'étions plus à l'époque des miracles. Les deux hypothèses, de quelque côté que nous nous tournions, nous semblaient aussi déprimantes l'une que l'autre. On avouera que l'indifférence, pour ne pas dire la désinvolture, d'une bonne quarantaine d'anges gardiens, plus celle d'une fondatrice, avait de quoi nous donner à penser.

* * *

Ce dut être à la fin d'un de ces deux années, qu'arrivant chez nous, ma soeur et moi, au moment des grandes vacances, nous trouvâmes mon père engagé à fond dans son entreprise agricole.

Depuis longtemps, nous avions des poules. Nous avions aussi une vache que la vieille bonne, Adèle, trayait matin et soir. Cela nous était presque indispensable car l'absence de route rendait le ravitaillement fort malaisé. Adèle faisait le pain, et quand nous eûmes deux vaches, le beurre. Mais il ne s'agissait plus, maintenant, d'une si petite exploitation. Mon père était devenu gentleman-farmer. Il avait acheté deux juments, Belle et Maggie, d'autres poules, des abeilles, les pigeons qui retournaient sans cesse à leur ancien pigeonnier et qu'il fallait aller réclamer à leur premier propriétaire, des terres avoisinantes. Avec, en sus, l'outillage congru.

— As-tu une robe neuve pour l'été, maman? demandai-je en arrivant.

— Non, ma chérie, je n'ai pas de robe neuve. Mais nous avons une faucheuse, une moissonneuse-lieuse, une épandeuse.

Je ne l'avais, jamais encore, entendu employer ce ton ironique en parlant de la conduite de mon père. J'en fus étonnée et je me dis que cette idée parternelle devait être une bien mauvaise idée. C'en était une. Quand, une douzaine d'années plus tard, il eut la subite inspiration de tenir des comptes, il s'aperçut que les profits ne formaient à peu près que le dixième des dépenses encourues. Entre temps, nous avions perdu tous les veaux que les vaches avaient bien voulu nous donner, les poules mouraient sans dire pourquoi, les abeilles périssaient pendant leur hibernation, les arbres fruitiers étaient dévorés par les rongeurs et les pigeons se révélaient obstinément fidèles à leur ancien maître.

Tout en étant devenu gentleman-farmer, mon père — fort heureusement — était resté ingénieur. Le soin de l'exploitation retombait sur nos épaules. Il y avait bien un fermier, nous en eûmes même plusieurs l'un après l'autre, mais il semble qu'ils étaient toujours recrutés parmi la race des porteurs de poil dans la main. Ou bien étaient-ils si mal payés que leur conscience leur laissait pleine liberté de ne pas en fiche une secousse?

Le matin, avant de partir pour son bureau, mon père distribuait le travail. Sarcler, arroser, transplanter, repiquer, poser des tuteurs, bêcher ou ratisser, tout cela n'était rien comparé à la corvée des doryphores. Rien ne me répugnait autant. Nous arpentions le champ de pommes de terre, nantis d'une boîte de conserves vide qu'il fallait remplir de bibites.

Pour l'enfant affecté à cette capture et peu au courant des métamorphoses des insectes, il y a, en apparence, deux sortes de doryphores: les durs et les mous. Les mous sont plutôt inertes, roses et ronds. Ils cèdent un peu sous les doigts. Les durs gigotent, s'accrochent à la peau des mains de toutes leurs petites pattes et cherchent sans cesse à prendre la poudre d'escampette. Il faut, d'une chiquenaude, les faire retomber dans la boîte et, quand celle-ci est presque pleine, on a fort à faire. Puis, nous allions jeter notre cueillette dans un feu de branches allumé à cet effet. Cela répandait une odeur indicible. Ensuite, nous nous récréer — somme toute, c'était les vacances — nous allions remplir la boîte de nouveau. Ainsi de suite. Je n'ai jamais vu de bêtes manifester autant de courageuse obstination dans leur désir de se reproduire.

Nous étions vaguement censés réclamer un sou par boîte, à la fin de la journée, mais il arrivait toujours quelque anicroche pour nous priver de notre salaire. Nous avions fait une sottise, ou bien nous n'avions pas rempli autant de boîtes que nous le prétendions et nous étions de vils menteurs qui ne méritaient rien du tout, etc. Au bout de deux jours, nous avions compris : dans cette opération, seuls les doryphores étaient réels, et l'obligation où nous étions de les cueillir. Je perdrais ma salive à tenter de faire croire que nous étions en voie de développer, filles ou garçons, un fervent amour de la terre.

* * *

L'un des fermiers, Pit, accumulait bévée sur bévée. Mais il avait une telle façon de flatter mon père qu'en fin de compte,

quelle que soit la bêtise commise, il était toujours, et facilement pardonné. Pit aimait la bouteille. Mon père a toujours tenu l'ingurgitation d'une seule lampée de vin comme péché mortel mais il donnait l'absolution quand c'était Pit qui se saoulait. Une veille de Jour de l'An, mon père l'avait chargé d'aller en ville pour faire la tournée des parents et ramasser les étrennes que ceux-ci nous destinaient. En effet, c'était toujours affreusement compliqué de venir porter nos cadeaux au bout du monde, puisque nous y habitions. Pit était là, il y avait les chevaux, le traîneau. Cela devenait tout simple.

En fait de tournée, aussitôt celle des parents terminée, il commença celle des bars. Ramené par l'alcool à l'ingénuité native de l'homme, c'est tout ingénument qu'il laissa le traîneau rempli de cartons enrubannés à la porte de chaque établissement. Il ne songea à rentrer que lorsque le traîneau eut été vidé par les passants qu'on ne peut guère blâmer, la tentation ayant, comme toutes choses, ses limites. Il ne fut pas très bien reçu, mais pas tellement mal non plus.

Je me vois encore écrivant à ma marraine un lettre de remerciements pour des gants que je n'avais jamais vus. Des gants, cela s'imagine assez bien. Il s'agit d'éviter de parler de leur couleur. Voire. Toutes les phrases que je concoctais semblaient porter un trou là où il aurait fallu écrire blancs, bleus ou marrons.

Maman avoua ce qui s'était passé à grand-maman qui vint elle-même, cette fois, nous porter d'autres étrennes. Le jour de l'An était passé, il est vrai, mais de toutes façons, le Jour de l'An, pour nous, cela ne comptait guère. C'était, d'abord et avant tout, une journée où mon père restait à la maison. Parlez-moi d'un bon lundi tout ordinaire, entre nous les enfants et maman!

* * *

La cueillette des doryphores, c'est bien utile, mais il fallait s'en arracher pour retourner au pensionnat. Je ne reverrais plus Mère du Bon Conseil qu'au hasard des corridors. J'allais, pour le français, tomber — c'est bien le cas de le dire — entre les mains de Mère de l'Ange Gardien.

Je parlais, plus haut, de la mémoire infantine. C'est le moment de lui tirer un nouveau coup de chapeau. Sans elle, j'aurais terminé l'année qui commençait dans l'état d'analphabetisme que j'avais apporté en naissant. Nous avons, en principe,

cinq heures de français par semaine. Avec Mère de l'Ange Gardien, nous n'en eûmes pas dix minutes.

C'était une grosse laide, aux joues rouges, au lourd accent paysan, à la démarche bruyante. Elle arrivait, tous les matins, l'air pressé de celle qui ne peut attendre pour dispenser le savoir.

— Allons!, allons! la prière, la prière.

Tout ce qu'elle disait, elle le considérait comme si important qu'elle le répétait deux fois. La prière dite, elle s'asseyait, nous regardait d'un air navré, toujours le même.

— Oui, nous avons bien besoin de prier, nous avons bien besoin de prier. A notre époque, on ne sait ni qui vit ni qui meurt. D'abord, les médecins ne valent plus rien. Plus rien. Quand on est entre leurs mains, on peut faire son testament. Oui, on peut faire son testament. Imaginez-vous qu'ils viennent d'inventer de soigner les malades avec de l'iode. Avec de l'iode!

Elle nous regardait, le visage satisfait de qui vient de dénoncer un forfait qui compromettrait la survivance du genre humain. Un grand coup de poing sur sa table:

— De l'iode! A l'autopsie, on trouve que les malades ainsi traités ont l'intérieur tout pourri. Mais les médecins continuent.

Parfois, elle poussait la condescendance jusqu'à dire:

— Je ne parle pas de votre père, Une Telle. Son nom n'était pas parmi ceux qu'on nous a communiqués.

Mais, la plupart du temps, elle ne s'arrêtait pas de semblables scrupules. Une fois appareillée, elle allait grand erre jusqu'à la fin de la classe. Elle ne s'embarrassait ni du temps ni de l'espace. La Faculté ne venait que d'imaginer la thérapeutique iodée mais on était déjà dans les autopsies jusqu'aux coudes. Bref, les chrétiens mouraient comme des mouches, "autant que de la grippe espagnole" et ceux-là, non seulement on avait le temps de les enterrer, ce qui avait parfois manqué durant l'épidémie, mais on disposait de celui de les disséquer. Et allez donc!

Cela recommençait un jour sur trois, car elle avait trois dadas seulement et elle les reprenait à tour de rôle. Il ne s'agissait jamais que de révélations mystérieuses que quelqu'un, un ténébreux messenger, était venu jeter, toutes chaudes, dans le sein du chapitre réuni à cet effet.

Deuxième jour:

— Oui, nous avons bien besoin de prier. Bien besoin en vérité. Nous avons su, hier, que les Juifs et les francs-maçons s'étaient

rencontrés il y a deux jours (admirons, en passant l'état de fraîcheur où nous parvenaient ces renseignements) et qu'ils ont pris de terribles décisions.

Un savant silence était censé nous jeter dans les affres de la peur la plus abjecte. Lentement, elle balayait de l'oeil la classe toute entière, comme un phare balaye le ciel de sa lumière pour sauver les marins en péril. Le plus pressant des périls qui nous menaçaient était bien celui où nous étions de ne pas apprendre la grammaire, mais ce n'était pas à celui-là qu'elle en avait.

— Et qu'ont-ils décidé?

Deuxième silence, encore plus prolongé que le premier.

— Que, cette année, la mode sera encore plus indécente que l'an dernier. Nous allons anéantir le catholicisme par la femme. Voilà ce qu'ils ont dit. Ce sont leurs paroles textuelles.

Elle relevait un menton intrépide.

— Ils ne se doutent pas que leurs desseins nous sont déjà connus. Ce que je vous raconte-là est arrivé pas plus tôt qu'avant hier soir, à New-York. Car vous savez que New-York n'est peuplé que de Juifs et de francs-maçons, bla, bla, bla.

Tous les trois jours, ils avaient décidé et redécidé cela à neuf, l'avant-veille. Ils n'en finissaient pas ou bien ils souffraient d'une sorte d'amnésie tierce. Il fallait la cloche de dix heures pour interrompre la description du sombre univers de la clique judéo-maçonnique et du non moins sombre univers féminin qui a toujours été habité par le démon, c'est connu.

Troisième jour:

— Oui, nous avons bien besoin... bis et etc.

Ces jours-là, c'était plus drôle car il s'agissait de l'état d'innocence dans lequel sa nièce était entrée au pensionnat, état qu'elle avait perdu à notre contact. L'une d'entre nous ne s'était-elle pas avisée de faire part (c'est le cas de le dire) à la chère enfant d'un heureux événement attendu dans la famille. Depuis ce moment, la nièce était devenue nerveuse. Elle pleurait souvent et ne dormait pas bien la nuit. Bien tendu, elle seule parmi nous pouvait apprécier, ayant été élevée par la propre soeur de Mère de l'Ange Gardien, la valeur de ce qu'elle avait perdu. Quand on savait qu'il y avait, dans la classe, des petites filles dont les mères se fardaient (nous nous penchions toutes pour regarder Annette car c'était d'elle que l'on parlait) cela n'avait rien d'étonnant.

Grosse, le teint pâle, le cheveu raide et gras, la nièce semblait bien, de nous toutes, la moins nerveuse mais on s'épuisait à nous

persuader qu'elle avait des effarouchements de biche. Elle cachait ça sous des dehors placides de ruminant. L'air cafard, elle écoutait l'oraison funèbre de sa candeur et ne paraissait pas souffrir de voir ses pudeurs les plus intimes déballées en public. Comme nous, elle attendait la cloche. Parfois, à la récréation, il s'en trouvait une pour aller la regarder sous le nez.

— C'est drôle, je couche pas loin de toi et je t'entends pas pleurer la nuit.

— Je vais le dire à ma tante, s'écriait la biche sa graisse toute secouée par les sanglots.

Aussi, les voyait-on sans cesse, la tante et la nièce, dans les encoignures, occupées à des parlotés dont nous savions bien de quoi il retournait.

La grammaire et l'orthographe, tout ce temps, s'enfonçaient dans une brume lointaine. De ci de là, certains jours arides où la muse de Mère de l'Ange Gardien se taisait, nous attrapions une dictée mais, neuf fois sur dix, cela n'allait pas jusqu'à la remise de nos copies.

— Nous corrigerons cela demain.

Le lendemain, nous enfonçons jusqu'aux oreilles dans les tissus transparents, les robes collantes, les bas couleur chair ou les hosties profanées. Parfois, une zélée demandait, au moment où sonnait la cloche:

— Avons-nous une leçon pour demain?

— Vous m'apprendrez les pages 50 et 51.

— Mais nous sommes rendues à la page 75.

Mère de l'Ange Gardien haussait des épaules lasses. Que venait-on lui parler de grammaire quand elle était occupée à sauver la chrétienté corps et âme?

Claire MARTIN